Siège de Strasbourg en 1870 [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **19 (1874)**

Heft (8): **Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-333749

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REVUE DES ARMES SPÉCIALES

Supplément mensuel de la REVUE MILITAIRE SUISSE, n° 8 (1874).

SIÉGE DE STRASBOURG EN 1870

(Suite.)

Le 2 septembre, à 4 heures du matin, le colonel Blot sortit de la porte de Saverne avec deux bataillons du 87e ; l'un resta en réserve au chemin couvert, l'autre s'avança en quatre colonnes contre les Rotondes et Kronebourg. Elles devaient chasser les travailleurs, envahir les tranchées et batteries et enclouer les pièces. Des diversions avaient lieu sur les autres fronts. Les colonnes assaillantes du 87e pénétrèrent bravement, malgré une vive fusillade et des paquets de mitraille, au milieu des chantiers de la droite ennemie, dissipèrent les hommes occupés à la seconde parallèle et les refoulèrent sur la première. Ils menaçaient déjà les batteries 4 et 5, quand un feu redoublé d'artillerie et d'infanterie les arrêta. Les postes, renforcés successivement par le gros du deuxième grenadiers badois, résistèrent à l'attaque et finirent par la repousser en lui infligeant d'assez graves pertes.

A la gauche des Badois, le 30e de ligne prussien s'engagea aussi en contenant les démonstrations du front du nord, dirigées par le contre-amiral Excelmans.

La rentrée dans la place se fit avec 151 hommes hors de combat, dont 23 tués, tandis que les Allemands en perdirent une centaine, dont deux officiers supérieurs du génie, atteints par les feux des remparts. La veille, avait succombé le colonel Fiévée, victime de la sortie du 16.

Pendant le combat, la grosse cannonade n'avait pas cessé. Les batteries de siége, portées à 92 pièces avaient échangé de nombreux projectiles avec les bastions 11-12, renforcés, le 1er septembre, de quelques bouches à feu. Néanmoins la seconde parallèle put être ouverte dans la nuit, et une nouvelle batterie établie contre les sorties de la porte de Saverne, avec 4 pièces de campagne de 6 liv. sous n° 39.

Un armistice d'une heure fut convenu le 3 au matin soit de 10 à 11 heures. pour soin des blessés et des sépultures. A ce propos, le général de Werder se remit en correspondance courtoise avec le commandant en chef français, à qui il offrit, avec un échange de prisonniers et de blessés, des télégrammes du roi de Prusse, sur la catastrophe de Sedan et sur la bataille de Noisseville.

Le général Uhrich, en remerciant pour cette communication, exprima des doutes et demanda que deux offi-ciers de la place pussent aller vérifier eux-mêmes ces nouvelles au dehors ; pendant

ce temps, il y aurait armistice devant Strasbourg. Le commandant prussien, n'ayant accepté cette proposition qu'en tant qu'elle coïnciderait avec l'ouverture immédiate de négociations de reddition, les pourparlers en restèrent là.

Les travaux d'approche n'avaient pas cessé Ils furent poussés vigoureusement dans les nuits des 2, 3, 4, 5, septembre, sans rencontrer de réelle résistance, et protégés par de puissantes diversions des pièces de Kehl. Deux nouvelles batteries furent construites, soit les 29 et 30 ; les 6, 17, 19, 20, 21, 27, furent rapprochées jusqu'à la première parallèle en prenant les n^{os} correspondants 16^{a}, 17^{a}, etc., et toutes les pièces dirigées sur l'ouvrage à cornes 47-49 et sur les bastions 11-12. Les batteries de bombardement 7 et 8, à même objectif, reçurent des mortiers de 50 livres au lieu de 25 livres ; les batteries de mortiers 2 et 3 de l'aile droite, qui ne pouvaient être utilisées pour cette attaque, furent dissoutes.

A ces mesures le Conseil de défense opposait, le 4 septembre, après mûre délibération, des décisions sur les palissades ! Mais toujours ferme, il rejetait, le lendemain soir, une nouvelle ouverture faite par le général Werder au général Uhrich en termes flatteurs.

Dès le 5 septembre, la canonnade extérieure fut fort active pendant quelques jours. Quatre pièces courtes de 24 livres rayé et deux mortiers rayés de 21 centimètres, dont on disait des merveilles, venaient d'arriver de Spandau (1) et avaient été mis en

(1) Ces canons courts de 24 livres rayé, création nouvelle et à peine essayée, ont l'avantage d'une plus grande légèreté et d'un tir plus plongeant ; ils étaient destinés à remplacer les canons lisses et les obusiers. La longueur de l'âme est de 2 m. 15, tandis que celle du modèle long est de 3 m 04 ; leur poids de 1475 kilog. en regard de 2500 ; leur charge de 1 kilogr. 5, en regard de 3 kilog. avec l'obus du même poids, soit 27 kilog. 7. Mais cet obus est plus long de deux calibres et demi ; aussi on l'appelle obus allongé (Langgranat) ; il a une chemise de plomb mince et soudée avec une forte charge explosible de 2 kilogr. La disposition de l'affût permet, comme aux autres bouches à feu, et mieux encore, d'élever considérablement l'axe de la pièce et de lui donner un grand champ de tir. Cette nouveauté est maintenant acclimatée.

Les mortiers rayés, autre innovation, n'avaient encore servi qu'à quelques expériences peu connues. Leur diamètre intérieur est de 21 centimètres (plus exactement 20,9) indication correspondant à celle de 72 livres. La pièce est longue de 10 calibres, rayée, en bronze, à chargement par la culasse, fermeture à coin. Sur son affût spécial elle peut prendre des angles quelconques ; le projectile, obus allongé de 2,7 calibres, pèse 82 kilogr. avec charge explosible de 7 kilogr. 5 ; il est muni d'une chemise de plomb mince et soudée et se tire avec une charge de 1, 5 à 4 kilogr. La pièce pèse 3,200 kil. et l'affût 3,750 kil. Cet affût, en bois, est muni de deux roues légères et d'une lunette permettant de l'adapter à un avant-train, de sorte que la pièce peut être transportée et qu'au moment du tir, l'affût glisse sur la plate-forme comme un traîneau. « La puissance de cette pièce a été beaucoup exagérée, dit l'auteur des savantes *Betrachtungen über den Festunskrieg* 1870-71 publiées dans les *Jahrbücher* I, p. 238 ; leur portée est minime, 2000 à 3000 pas, leur fusée mauvaise ; si bien que beaucoup de projectiles n'ont pas éclaté ; on en a retrouvé un grand nombre d'intacts, tandis que d'autres ayant éclaté, ornent les magasins d'antiquités et les collections particulières de Strasbourg. »

ligne aux batteries 5 et 35 de la 9e compagnie de la garde contre la lunette 44. Outre les batteries de mortiers 7 et 8, les nos 31, 32 et 40 furent aussi dirigés contre le front d'attaque 11-12, et les nos 34 et 36, mortiers de 7 livres contre les lunettes 53, 52, 54, 55, de telle sorte que 30 mortiers, dont 22 de gros calibre, secondaient les pièces de brèche.

La forte batterie 25, qui canonnait depuis quelques jours les bâtiments militaires du front du nord, casernes de St-Nicolas et des pontonniers, direction du génie dépôts d'habillements, école d'artillerie, fonderie, fut renforcée, les 5 et 6 septembre, par la batterie 33, de 8 pièces de 24 livres rayé, si bien que ces bâtiments, plusieurs fois incendiés et transpercés, ne présentèrent plus, le 9, qu'un monceau de ruines. En même temps la porte de secours de la citadelle et le pont furent fort endommagés. La porte de Pierres, battue par deux des nouvelles batteries, nos 28 et 30, de 4 pièces de 12 livres chacune, fut plus maltraitée encore ; le pont devint impraticable et de grosses brèches durent être fermées par des sacs à terre.

Dans les entrefaites, la seconde parallèle se terminait à environ 400 pas du chemin couvert, et la 3me, 150 à 300 pas plus en avant, se commençait le 9 septembre, sous la protection de 178 bouches à feu de gros calibre, soit 90 pièces rayées de siége avec 38 mortiers lisses sur la rive gauche et 44 pièces sur la rive droite. Les premiers buts de cette formidable artillerie furent les écluses du ravelin 63, près la porte des Pêcheurs, par le moyen desquelles les lunettes 52, 53, 54 étaient entourées d'inondations couvrant aussi l'enceinte. Le tir en brèche de ces écluses, presque invisibles, fut une des curiosités du siége. La batterie 33 entre autres y porta des coups sensibles à environ 1,800 mètres, sans voir le but, mais guidée par les indications d'un ingénieur et d'ouvriers badois qui avaient été employés, un an auparavant, aux travaux hydrauliques de cette région. Toutefois la défense put réparer les dégâts à mesure qu'ils se faisaient ; des pilotis et d'innombrables sacs à terre réussirent à affermir la digue.

Ce détail à part, l'attaque grandissait et progressait en tous sens, de jour en jour. Pas cependant, paraît-il, au gré de l'impatient général Werder, qui jugea opportun de rouvrir, à propos du 4 septembre, la lutte épistolaire. Le 9 il envoya au général Uhrich les derniers journaux, en le priant de faire connaître à la population strasbourgeoise la triste situation politique de la France, qui devait lui ôter toute espérance de secours. Une canonnade de plus en plus furieuse accompagnait ces bons procédés. La ville et les ouvrages furent une fois de plus fort éprouvés. Le grand théâtre, qui servait de refuge à quelques centaines de gens sans toit, l'arsenal de la ville, furent incendiés. Les ouvrages 44 et 53 presque

éboulés, plusieurs remparts enfilés complètement, d'autres pris à revers. On dut faire appel à des volontaires de l'infanterie pour subvenir aux pertes d'artilleurs. Les galeries de mines de la lunette 53 furent fouillées par un détachement badois aux ordres du capitaine Ledebour.

La journée du 10 septembre fut marquée par un incident qui procura au moins quelques heures de répit à la défense. C'était l'intervention inattendue d'un Comité de bienfaisance suisse en faveur de la population strasbourgeoise si rudement frappée, à la fois bombardée et bloquée. Les procédés de guerre dont elle souffrait, déjà pratiqués en 1864 contre l'île d'Alsen, avaient cette fois ému l'Europe et particulièrement la Suisse. Dans ce dernier pays, l'émotion s'était donné carrière sous la forme modeste d'une requête aux deux belligérants de laisser sortir les habitants inoffensifs, qui seraient transférés à Bâle en chemin de fer par les soins du Comité (1). Bien accueillis de part et d'autre, mais surtout par les Strasbourgeois les considérant presque comme des libérateurs, les commissaires suisses purent, non sans quelques difficultés toutefois, accomplir leur honorable mission. Dès le 15 septembre, ils emmenèrent un premier convoi de 700 personnes, suivi d'autres convois, les 17, 19 et 22 septembre, d'un total de 2,000 personnes.

L'enthousiasme provoqué par ce sauvetage se renforça, dès le 12, par la solennelle adhésion des autorités militaires et civiles de la place au gouvernement républicain du 4 septembre, sur lequel existaient maintenant de sûrs renseignements. Quelques jours plus tard, cette adhésion fut complétée par une petite révolution pacifique mettant les fonctions municipales aux mains

(1) Une lettre du Conseil fédéral suisse au maire de Strasbourg expliquait et recommandait l'œuvre du Comité en ces termes. « Berne le 7 septembre 1870 — Monsieur le Maire - Il vient de se former en Suisse une Société, qui s'est donné pour mission de procurer à la ville de Strasbourg, si cruellement éprouvée, à laquelle se rattachent pour la Confédération tant de beaux souvenirs historiques, l'aide et le secours que permettent les circonstances. La Société désire surtout préparer un asile, sur le territoire neutre de la Suisse, aux habitants auxquels la sortie de la ville sera permise, notamment aux femmes, enfants, en général aux personnes hors d'état de se défendre. Pour atteindre ce but aussitôt que possible, la Société a résolu de nommer une délégation spéciale, composée de MM. le docteur Römer, président de la commune de Zurich ; le colonel de Büren, président de la commune de Berne, et le secrétaire d'Etat Dr Bischoff, de Bâle, en la chargeant de se mettre en relation tant avec S. E. M. le général de Werder qu'avec les autorités compétentes de Strasbourg, et d'entamer les négociations nécessaires pour la réussite et l'accélération de l'œuvre d'humanité dont il s'agit — Eu égard au caractère de cette mission, le Conseil fédéral n'hésite pas, M. le Maire, à recommander cette députation à votre bienveillant accueil, en vous priant de la mettre, autant que possible, en rapport avec les personnes de votre ville dont la coopération serait de nature à assurer la réalisation du projet en question. - En même temps le Conseil fédéral suisse saisit cette occasion pour vous offrir, M. le Maire, l'assurance de sa considération distinguée.

Au nom du Conseil fédéral suisse. Le président de la Confédération (signé) Dubs — Le chancelier de la Confédération (signé) Schiess »

des républicains avec le Dr Küss pour maire ; elle fut enfin couronnée, le 20 septembre, par l'arrivée merveilleuse à travers les lignes prussiennes d'un nouveau préfet, M. Valentin, homme d'intelligence et d'énergie (1).

Tout cela ne diminuait ni la vivacité de la canonnade ni les progrès continus et de plus en plus rapides des approches. Le 12 septembre la troisième parallèle fut parachevée, la demi-parallèle entreprise dans la nuit du 13 au 14. Sa droite n'était plus qu'à 40 pas de la crête du glacis, vers lequel la sape ordinaire et à gabion roulant chemina dès le 14. Le 11 on avait commencé le transfert dans la seconde parallèle et plus en avant encore des 13 batteries de mortiers et de canons nos 7, 8, 17, 19, 21, 41-48, et la dissolution des batteries nos 5, 13, 23. Déjà le 12 au soir, une portion des batteries nouvelles ouvrit le feu contre la citadelle, qui reçut un grand nombre de bombes, dont quelques-unes pénétrèrent jusqu'aux casemates. Le blockhaus dut être abandonné. Le 13 la poudrière et la citadelle furent de nouveau battues avec furie ; des explosions eurent lieu, qui tuèrent et blessèrent plusieurs soldats. Le 14 le feu redoubla ; il dura toute la journée contre les ouvrages avancés 52, 53, 54, 55, 43 et contre les bastions 11 et 12. Les parapets souffrirent beaucoup, les embrasures furent presque toutes démolies, plusieurs pièces démontées. Le 15 devait se passer de même. La lunette 43 fut abîmée et ne put plus être tenue. Les défenseurs chargèrent alors les mines du réduit ; on fit aussi enfiler l'attaque par quelques pièces encore disponibles aux flancs de l'ouvrage 44, des mortiers de 15 centimètres furent avancés dans l'ouvrage 54 et au bastion 47, et deux obusiers de montagne dans l'ouvrage 57. Des tentatives de couronnement, dans la nuit du 14 au 15, en avant de la batterie 44, furent contenues pendant quelques heures ; mais dans la matinée du 15, les efforts des assiégeants eurent le dessus. Un couronnement d'une cinquantaine de pas de longueur fut tracé à la sape volante sur les deux faces de la lunette 53, en même temps que le saillant de cet ouvrage continuait d'être vivement battu. Le 16 au matin, il présentait une brèche presque praticable d'une trentaine de mètres. La garnison tint encore toute la journée, mais elle se retira le soir, après avoir encloué les pièces et chargé les mines. Vers 8 heures, la traverse-magasin du milieu sauta en l'air, et toute la nuit les débris furent battus par les pièces collatérales pour empêcher l'ennemi de s'y établir. De leur côté les batteries de siége tonnèrent sans interruption contre les ouvrages

(1) M. Valentin, muni d'un passeport de touriste américain, put pénétrer à Schiltigheim, après plusieurs tentatives infructueuses sur le front du sud, sur le Rhin et à Kehl De Schiltigheim il parvint à se glisser par les tranchées, jusqu'au fossé du nord, d'où il gagna à la nage l'ouvrage 52.

des troisième et quatrième secteurs ; Kehl continua la dévastation du quartier de la citadelle ; l'église et une maison voisine s'effondrèrent sous ses coups.

Le 17, l'abandon de la lunette 53 fut perfectionné par un nouvel enclouage et par des inondations ; l'évacuation des ouvrages 52, 47 et 49 fut préparée. L'ouvrage 52, dernière protection du corps de place, commençait d'être fortement menacé, à la fois par une grêle de projectiles et par la sape. Le moment suprême approchait pour les uns et les autres. L'établissement des dernières batteries de brèche et la descente du fossé pouvaient être encore fort onéreux à l'assiégeant quoique assurés en quelques jours. Aussi le soir du 17, le général Werder recommença son parlementage. En avisant la place d'un prochain bombardement, qui ménagerait la cathédrale, afin de laisser un refuge à la population, il mandait que Colmar et Mühlouse venaient d'être occupées par un détachement de ses troupes (brigade Keller), que l'armée du roi était devant Paris, Lyon dans l'anarchie ; la place, par conséquent, sans espoir de délivrance.

Cette communication fut secondée d'une recrudescence convenable de canonnade contre la ville, dans la nuit du 17 au 18 et le lendemain, qui finit d'abattre ce qui restait encore debout dans la citadelle. La population en fut-elle directement influencée ? ou fut-ce simple coïncidence ?... nous ne savons. Mais le 18 se produisit une sérieuse manifestation de faiblesse. La commission municipale de Strasbourg, tout en décernant au général Uhrich la bourgeoisie d'honneur, exprima le vœu qu'il entrât en négociations avec l'ennemi. L'honorable commandant en chef, d'accord avec le Conseil de défense, ferma les oreilles à ces suggestions et exhorta la Commission à la patience et à la fermeté. Le 20, même démarche de l'autorité civile et même réplique de l'autorité militaire.

Le 19 au soir, la lunette 44, qui avait rendu jusque là de bons services au front d'ouest, dut être évacuée. Dans son réduit miné on plaça un fourneau pouvant être allumé de l'ouvrage 42 par un fil électrique ; mais l'assaillant, renseigné sans doute, ne s'y aventura pas. Il continua son feu, qui fut renforcé sur le front du sud pendant toute la nuit du 19 au 20.

Dans la même nuit il commença les contre-batteries par le n° 51 dans le couronnement du glacis, où furent placées successivement 6 pièces de 6 livres rayé ; il assura le passage du fossé, entrepris déjà le 18 au soir, devant la brèche du saillant 53. La contrescarpe du fossé plein d'eau, ruinée par deux mines, fournit les premiers matériaux d'une digue de 20 pieds de large sur 4 à 5 de profondeur. Dans l'après-midi du 20, un canot amené par le couronnement servit à reconnaître le fossé, puis la brèche et les

ruines de la lunette 53 ; enfin vers 5 heures cet ouvrage, abandonné depuis trois jours, fut occupé par un peloton du bataillon Cottbus, landwehr de la garde, et l'événement signalé aussitôt à l'Allemagne par télégrammes parlant de brillante surprise ! D'ailleurs ces télégrammes étaient fort sincères, à preuve que des détachements d'artilleurs se précipitèrent dans l'ouvrage et y enclouèrent les pièces, qui l'avaient été déjà deux fois par ordre du général Uhrich.

Dans la soirée, malgré des feux nourris d'infanterie et d'artillerie de la lunette 52, de l'enceinte et de l'ouvrage 49, l'assiégeant termina la digue, la couvrit de flanquements convenables et s'établit solidement dans le n° 53. Le 21, il put diriger ses coups contre la lunette 52, presque abandonnée à ce moment, et en préparer de décisifs pour la journée suivante. Le soir du 21, en effet, un pont de radeaux sur tonnes à bière fut construit et la lunette 52 occupée par des détachements du 34e fusiliers et de landwehr de la garde. Ce succès coûta 42 hommes hors de combat, dont le major du génie Quitzow, atteint par un projectile de la lunette 54, qui battit efficacement quoique tardivement le fossé.

Le 22, au matin, l'assiégeant tenait en force les ouvrages 52 et 53 avec communications assez libres sur ses derrières pour faire avancer des batteries de brèche contre l'enceinte. A ce moment le matériel ne manquait pas ; l'attaque avait 187 bouches à feu en position sur la rive gauche, soit 122 pièces rayées et 65 mortiers lisses, tandis que la rive droite s'augmentait d'une batterie, n° 7.

Du 20 au 26 quatre batteries de mortiers de 7 progressèrent aux nos 49, 56, 57, 47a, remplaçant successivement les nos 34, 49, 47 ; deux batteries de mortiers de 50 garnirent la 2e parallèle, nos 50 à l'approche du centre, 59 à celle de gauche. En même temps on fit avancer les batteries de plein fouet, nos 52 dans la demi-parrallèle, 53 et 54 dans le couronnement, 60 dans la lunette 53. Une batterie semblable, de pièces de 12 livres, fut construite entre la 2e et la 3e parallèle, 55, et une indirecte de brèche, 58, dans la 3e parallèle, de sorte que 36 pièces rayées se trouvaient en avant de la 2e parallèle, dont 13 en avant de la 3e.

Dans la nuit du 22 au 23 et le 24, la possession des ouvrages 53 et 52 fut complétée ; le pont flottant, trop en péril par le feu de l'enceinte, fut transformé en digue par l'adjonction de nouveaux tonneaux, le télégraphe installé et mis en communication avec les parallèles et le quartier-général, le couronnement prolongé à gauche vers la lunette 54 et en avant de la lunette 53, d'une part vers le glacis 52 et l'avenue de la porte de Pierres, d'autre part en face de la brèche du bastion 11.

Le tir de brèche avait commencé le 23, à 7 heures du matin, sous la direction du capitaine Müller ; la batterie 42, six pièces de 24 liv rayé court, contre le bastion 11 ; la batterie 58, quatre pièces semblables, contre le bastion 12.

Le 24, à midi, la brèche s'ouvrit au bastion 11, après environ 600 coups ; le 26, matin, au bastion 12, après 467 coups. En même temps la sape avait cheminé ; elle atteignait, le 27, le glacis en avant de la contre-garde 11, et l'on prépara aussitôt le passage du fossé. Pour l'exécuter, il était question d'accélérer le travail sur le glacis, entre les lunettes 54 et 55, de manière à placer, dans la nuit du 27 au 28, deux pièces enfilant les ouvrages 50 et 51, qui couvrent la porte ; le 28, on aurait délogé de là les tirailleurs de la défense et utilisé le pont encore praticable menant à 51. Ainsi l'on aurait eu deux points simultanés de passage du fossé sur le bastion 11, qui ne pouvait manquer d'être enlevé le 29 ou le 30.

Cette fois l'attaque vit ses peines abrégées. Depuis quelques jours la place était fortement ébranlée au physique et au moral, ébranlement que la démarche de la commission municipale des 18 et 20 septembre avait bien révélé et non moins alimenté. Seul, le brave général Uhrich ne faiblissait pas encore. Le 24, il avait répondu par une fin de non recevoir à de pressantes sollicitations du grand-duc de Bade, « de mettre fin à ce terrible drame. » Le 27, il était dans les mêmes dispositions, lorsque, vers 2 heures après midi, le directeur du génie, colonel Sabatier, et le sous-directeur, lieutenant colonel Maritz, vinrent l'aviser que la brèche du bastion 11 était praticable et que, depuis deux jours, les parapets du front 11-12 étaient abîmés et si continuellement battus que, malgré l'emploi de nombreux sacs à terre, le travail de destruction allait beaucoup plus vite que celui de réparation, que l'assiégeant pourrait livrer l'assaut dans la soirée, peut-être même dans quelques heures, et qu'on serait alors à sa merci. Le Conseil de défense fut aussitôt convoqué pour examiner la situation sous toutes ses faces. Il reconnut que l'assaut était imminent, que les Allemands le faciliteraient sans doute, une ou deux heures auparavant, par un feu croisé sur les abords de la brèche qui disperserait les colonnes de défense et leur permettrait d'entrer dans la ville sans presque avoir besoin de tirer un coup de fusil ; que d'ailleurs la citadelle n'offrait plus d'abri, qu'un tiers de la ville était en ruine, que 1400 habitants étaient blessés par les projectiles, que 10,000 personnes erraient sans asile ni moyens de subsistance. Aussi le Conseil résolut à l'unanimité qu'il fallait entrer immédiatement en négociations. En conséquence le général Uhrich fit hisser, à 4 heures après midi, le drapeau parlementaire sur la cathédrale et sur les portes de Pierres et Nationale, et il

adressa une lettre au général Werder, pour l'aviser que, la résistance de Strasbourg touchant à son terme, il était disposé à traiter de la reddition de la place. Le feu fut aussitôt suspendu. Le général Werder répliqua qu'il chargeait son chef d'état-major, lieutenant-colonel Leczinsky, le capitaine Henkel v. Donnersmark et le lieutenant Laroche de se rendre à Königshofen, pour y débattre les conditions de la capitulation avec les délégués français. Ceux-ci, colonel Ducasse et lieutenant-colonel d'artillerie Mengin, partirent pour le rendez-vous donné, et, à 2 heures du matin le 28, un acte de capitulation fut signé sur la base de celui de Sedan, apporté par les commissaires allemands pour modèle.

En vertu de ses cinq articles (voir le texte aux annexes), la garnison, relevée aux portes et à la citadelle, dès 8 heures du matin le 28, évacua la place à 11 heures du matin, en défilant par la porte Nationale devant le général Werder et son état-major, entourés de représentants de tous les états-majors des corps de troupes. Elle déposa les armes au pied de la redoute 44 et fut acheminée sur Rastadt, comme prisonnière de guerre. La garde nationale sédentaire et les francs-tireurs déposèrent les armes à la mairie et restèrent dans leurs foyers, moyennant signature d'un *revers d'honneur*, par lequel ils s'engageaient à ne plus combattre contre l'Allemagne pendant le cours de la guerre. Tous les officiers qui voulurent signer le revers purent jouir de la même faveur et choisir leur domicile à leur gré. En outre il avait été entendu que la ville ne serait pas frappée de contributions de guerre, et que le maire et un adjoint iraient prendre les ordres du général Werder, le 28 au matin, à son quartier de Mundelsheim, ce qu'ils firent sans pouvoir l'y rencontrer.

Le général Mertens fut nommé commandant de la place, et s'il ne leva pas de contributions sur la Ville-Sœur, comme l'appellent les Allemands, il ne lui épargna pas les réquisitions de toute espèce (1).

D'après les états de reddition, la force de la garnison, y compris de nombreux employés et non-combattants, se montait à 451 officiers, 17,111 soldats, 2100 blessés et malades, dont 7000 hommes de garde nationale sédentaire, 1843 chevaux. Le vainqueur trouva en outre dans la ville environ 1200 bouches à feu, 7 à 800 affûts seulement, beaucoup de munitions et de matériel gros et petit, d'armement, d'équipement et d'habillement.

Le blocus avait duré 46 jours ; le siége proprement dit, 31 jours. L'artillerie allemande avait tiré 195,298 coups (sans compter

(1) Voir, par exemple, dans un intéressant et chaleureux volume de M. le député et adjoint municipal Schneegans : *La guerre en Alsace*, I, « Strasbourg, » page 307-313, la liste des réquisitions de perdreaux, terrines, truffes, champagne, etc., etc., faites par les joyeux occupants.

ceux des pièces de campagne), en moyenne 6300 par jour ; les Français environ 50 mille coups en tout.

Les pertes des Français furent de 4122 personnes, soit 1361 civils, dont 280 morts, et 2761 militaires, dont 553 tués (1). Parmi les tués, on eut à regretter, outre le colonel Fiévée, le major Huart, du 16e artillerie, le major du génie Ducrot, les capitaines Epp, Darcy, Levy, Champlon, Rudolf, Royer.

Environ 500 maisons furent détruites ou incendiées, 92 pièces furent démontées (2).

Du côté des Allemands, on compta 906 hommes hors de combat, dont 127 tués. Parmi les officiers tués, se trouvèrent entr'autres le lieutenant-colonel Haitz et le major Quitzow, les braves capitaines badois Kirchgessner, qui avait dressé un plan complet de la place, et Ledebour, qui avait si hardiment pénétré dans les galeries de mine.

Environ 90 (3) pièces allemandes furent démontées, mais bon nombre d'entr'elles, 24 liv. rayé surtout, par leur propre feu plus que par celui de la place. En fait de mortier, il n'y en eut que 9 et 4 affûts endommagés.

Observations sur le siége de Strasbourg.

Les diverses remarques critiques qu'on peut faire sur la défense se trouvent presque toutes résumées dans l'excellent livre du capitaine autrichien Maurice Brunner, qui estime qu'avec une méthode moins passive, la place aurait pu tenir trois semaines de plus. Un conseil d'enquête, chargé d'examiner la question en France, conformément au décret du 13 octobre 1863 sur le service des forteresses en temps de guerre, est arrivé à peu près aux mêmes conclusions dans un protocole du 8 janvier 1872, qui a été publié et a donné lieu à de vives polémiques.

Les vices et causes d'infériorité de la défense étaient énumérés comme suit par le conseil :

Garnison trop faible et de mauvaise qualité, par le fait des échappés de Wörth, démoralisés, et de la garde nationale séden-

(1) Sur ce chiffre les marins, d'un effectif total de 123 hommes, dont 6 officiers, eurent 12 tués et 34 blessés, dont 3 officiers. Pour divers détails relatifs au service du détachement de la marine et de la défense de la lunette 56 et du quartier du Contades, voir une *Note sur le siége de Strasbourg*, du capitaine Dupetit-Thouars, dans la *Revue maritime* de janvier 1872, tome 32.

(2) Au nombre des pièces démontées, se trouvaient entr'autres 15 pièces de 24 rayé, 8 canons lisses de 16, 10 canons de rempart de 12 liv., 26 pièces de siége de 12 liv., 14 obusiers lisses, tous les grands mortiers de la place de la citadelle. — Voir dans le saisissant journal de M. Gustave Fischbach (*Le siége et le bombardement de Strasbourg*. 5e édition. Paris, Cherbuliez, 1871. 1 vol. in-12) la description de la plupart des maisons détruites, ainsi que l'état nominatif des officiers français et des civils tués.

(3) *Oester. milit. Zeitschrift 1873*, I, page 314, 99.

taire, quittant ses postes au moment du bombardement et des incendies pour soigner ses foyers ; incendie des 30 mille fusées, dont on aurait dû avoir plus de soin ; mesures tardives de déblaiement, de blindage, de palissadement ; négligence des ressources de mines en avant de la lunette 33 ; désordre dans la tenue des registres du conseil de défense, du commandent en chef, de l'artillerie et de l'intendance ; manque d'énergie dans le maintien des ouvrages extérieurs, abandonnés tour à tour, sans qu'on ait essayé d'y tenir de force, et dans l'opposition aux derniers cheminements, qui purent se faire presque sans résistance dès les ouvrages avancés jusqu'au chemin couvert des contre-gardes ; insuffisante défense des brèches 11 et 12, non encore praticables, et du passage du fossé ; en résumé, résistance trop passive et terminée avant d'avoir affronté l'assaut de l'enceinte. Le conseil d'enquête reprochait encore au général Uhrich de n'avoir pas, avant la reddition, fait détruire le matériel, enclouer les canons, noyer les poudres, brûler les drapeaux ; de n'avoir pas réclamé, pour la garnison, les honneurs de la guerre et le maintien de la propriété particulière, y compris l'épée pour les officiers ; enfin d'avoir obtenu pour les officiers l'exception de la signature du revers et profité lui-même de cette faveur pour se rendre à Tours, au lieu de partager la captivité et les souffrances de ses troupes.

Ces reproches renfermaient, avec quelque vérité au fond, des exagérations évidentes en maints détails, et surtout de trop dures conclusions contre le brave vétéran volontaire, qui avait au moins mis au service de la défense une opiniâtreté trop rare, du côté des Français, dans cette triste guerre et qui n'était pas sans grandeur.

Ces conclusions de blâme blessaient d'autant plus l'équité que le général Uhrich était bien innocent du mauvais état de la place et de sa garnison, et qu'en suivant ses soldats au-delà du Rhin, il n'eût rien changé à leurs maux ni aux autres douleurs publiques ou privées de la situation, encore moins au mérite de la défense effectuée. N'abusa-t-on pas un peu, en France, par un point d'honneur certainement respectable, mais pas toujours juste, de ce prétendu partage des souffrances de la captivité par les officiers, partage plus apparent que réel, vu la séparation, imposée en Allemagne, des officiers et de la troupe, et leur mode d'existence fort différent? Dans ces conditions, le séjour en France ou en Algérie de nombreux officiers pouvant être en bon exemple à leurs concitoyens émus et rendre peut-être d'utiles services dans l'administration civile, sans atteinte à leur engagement de non-belligérant, n'eût-il pas été plus patriotique et plus avantageux à tous que l'auréole du martyr gagnée à cette captivité volontaire et conditionnelle ?

Revenant au général Uhrich, il n'eut pas de peine à redresser le blâme du conseil d'enquête. Il le fit de bonne encre, dans une lettre au journal *La France*, réfutant tous les points d'accusation, sauf celui du désordre des registres, qu'il admit en plein pour cause d'obus allemands. S'il ne parvint pas à se justifier du reproche général d'une défense trop peu active, trop peu agressive, qui eût pu en tout cas se prolonger de quelques jours, il montra cependant que, dans la situation qui lui était faite, il avait suffisamment sauvegardé l'honneur militaire en tenant du 8 août au 28 septembre, surtout comparativement à ce qui s'était passé sur d'autres points du théâtre de la guerre. En cela le général Uhrich ne nous semble pas pouvoir être contredit. Disons d'ailleurs que quelques jours de résistance de plus n'eussent pas changé la situation. Si l'on osait parler de *semaines*, c'est-à-dire de l'obligation imposée aux Allemands de maintenir leur gigantesque entreprise de trois grands siéges à la fois, Paris, Metz, Strasbourg, c'eût été tout différent. Mais pour que la défense de Strasbourg se prolongeât jusqu'à fin d'octobre, il eût fallu des prodiges ou au moins une méthode à la Todleben, qu'on ne pouvait raisonnablement attendre d'une place et d'une garnison aussi négligées.

On ne doit d'ailleurs pas oublier que le vicieux système trop passif de la défense se liait intimement à l'état général de la France, aux mêmes défiances politiques si influentes sur la Meuse et sur la Seine. A Strasbourg, elles empêchèrent de tirer de la garde nationale tout le profit qu'on pouvait en attendre. Au lieu de sept mille hommes, y compris les mobiles, qu'elle a fournis tardivement, on aurait pu, avec les villages voisins, obtenir aisément le triple, soit une vingtaine de mille hommes dès le début. En plaçant ces 20 mille hommes, pour lesquels le matériel d'armement et d'équipement ne manquait pas, dans des cadres formés en partie de la troupe de ligne, des gendarmes, des douaniers, on aurait eu une vingtaine de bataillons d'infanterie et autant de compagnies d'artillerie, avec quelques compagnies du génie, assez convenables, au bout de huit jours d'exercices, pour être employés partout derrière les parapets aussi bien que la troupe de ligne. On en eût tiré en outre quelques unités plus actives pour renforcer les troupes d'opérations, de manière à disposer d'une douzaine de mille hommes pour une ou deux sorties générales, au lieu d'un millier d'hommes seulement que comptèrent les quatre à cinq sorties effectuées. Triste politique que celle qui arrive à faire livrer aux flammes ennemies des milliers de fusils plutôt que de les distribuer à des citoyens au moins pleins de zèle patriotique et désireux de défendre leurs foyers. La mauvaise qualité de ce personnel de gardes nationaux, prouvée, a-t-on dit, par le fait qu'ils désertèrent leurs postes pour courir aux incendies de leurs maisons, ne saurait avoir grand poids. Avec un

développement plus ferme de la discipline, avec plus d'habitude du service, une meilleure répartition des compagnies locales, quelques postes supplémentaires de sapeurs-pompiers, joints à la diminution de chances d'incendie qu'eussent procurée des effectifs plus forts et une défense plus extérieure, ces inconvénients, qui sont ceux de toutes troupes locales, eussent pu être notablement atténués. L'essentiel, à la guerre, est d'avoir du personnel, des armes et des munitions, étoffe première de toute opération. S'en servir convenablement et d'une façon appropriée aux circonstances et aux conditions de ce personnel, est l'affaire des états-majors. Dans le cas particulier, on pouvait avoir cette étoffe première ; on la dédaigna par suite de préoccupations étroites et de préjugés surannés. Il n'eût point été impossible à la défense, convenablement secondée par les administrations préfectorales et municipales, d'avoir en mains, dès le milieu d'août, une force d'au moins 30 mille hommes, dont 10 à 15 mille de troupes d'opérations passables ; cela étant, le siége eût évidemment dû prendre une tout autre tournure ; l'assiégeant eût été au moins traversé de vicissitudes et de contretemps qui lui furent épargnés.

L'attaque put en effet choisir à son aise ses points d'installation et d'approche, conduire méthodiquement ou changer capricieusement ses projets aussi bien que tous ses travaux. Ses seules convenances la guidèrent. *(A suivre.)*

LES MANŒUVRES DE LA CAVALERIE PRUSSIENNE DANS L'AUTOMNE 1873.

Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute les intéressants rapports du colonel Paravicini et du capitaine Favre sur les manœuvres de la 29e division allemande. Nous croyons que ces rapports seront complétés utisilement par les renseignements suivants que nous extrayons du jounal autrichien *la Vedette*, et qui se rapportent aux manœuvres de la cavalerie du 4e corps, qui ont eu lieu du 15 au 23 août dans le duché d'Anhalt.

La division était formée de trois brigades, à deux régiments chacune, les deux régiments de grosse cavalerie réunis en brigade formaient la première ligne. Trois batteries à cheval prenaient part aux manœuvres. Pendant les trois premiers jours, où l'on supposait la cavalerie unie aux autres armes, l'artillerie resta sous les ordres de son commandant ; dans les trois derniers, où la division était sensée détachée, les batteries furent réparties entre les brigades.

Pour l'attaque, la première ligne se formait en colonne d'escadrons, trois ou quatre escadrons de la seconde ligne suivaient la première à cent pas pour combler les intervalles qui se forment presqu'inévitablement dans les changements de front.

La seconde ligne avait pour mission de protéger le flanc menacé, elle se rangeait en débordant du côté exposé à trois cents pas en arrière de la première ligne et se formait, dès que celle-ci avançait, en colonne ouverte, prête à attaquer de tous les côtés.